

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 5 Janvier 1861.

No. 1.

SOMMAIRE: — L'Écho à ses abonnés. — Chronique. — Lecture de M. Rameau sur le Patriotisme, (suite). — La Croix et l'Épée au Canada, par O. David, élève de Ste. Thérèse. — Il faut aimer ce que l'on a, conte en vers par M. P. Stevens. — Le Rêve de la Vierge, poésie.

L'ÉCHO A SES ABONNÉS.

L'Écho du Cabinet de Lecture entre aujourd'hui dans sa troisième année, grâce à l'encouragement de nos compatriotes, nous avons la satisfaction de voir que maintenant son avenir est assuré.

Fidèle à la tâche qu'elle s'était assignée, notre Revue s'est d'abord appliquée à recueillir les productions de notre littérature nationale. Elle s'est fait l'écho de tous les cours vraiment canadiens, et de toutes ces voix qui s'harmonisent avec la religion et la patrie, et qui s'élèvent sans cesse de tous les points de notre Canada. De plus, elle a enrichi ses pages d'extraits tirés des meilleurs journaux européens, et de morceaux choisis des grands écrivains. En même temps, les affaires d'Italie ont été l'objet d'une attention particulière.

Toujours comme par le passé, l'Écho fera appel à la jeunesse canadienne; à cet âge où le patriotisme est si pur, la foi si vive au fond du cœur, on a besoin de trouver, dans une feuille publiée, une place pour l'expression de ces nobles sentiments.

Le genre de travaux auxquels l'Écho ouvre ses colonnes, ne consistant qu'en écrits marqués des couleurs de la religion et de la patrie, c'est pour le jeune Canadien une invitation de leur consacrer les premières productions de son talent. Pour travailler dans ce but, il est obligé de faire une étude plus sérieuse des dogmes de sa foi et des bases sur lesquelles repose sa nationalité. Ses travaux et ses recherches lui révèlent des vérités qu'il ignorait d'abord; il est lui-même frappé des preuves éclatantes qu'il découvre à chaque pas. Son esprit se rectifie et prend une vigueur nouvelle au contact des génies profonds dont il étudie les ouvrages; son cœur, accoutumé de bonne heure aux grands sentiments que ces sujets inspirent, s'enflamme pour le bien. Il aime sa religion et son pays avec une ardeur plus grande, à mesure qu'il sait mieux les connaître et les apprécier. Puisant toujours ses inspirations aux sources pures de la vérité et des bons principes, ses idées s'épurent, ses

convictions s'affermissent, sa foi grandit, son patriotisme se rechauffe, il ressent plus vivement le besoin de consacrer sa vie à la grande cause pour laquelle il travaille; car le zèle naît naturellement de l'amour vif et des convictions profondes. Par de telles études, il donne à son esprit une impulsion plus vive vers le bien, et il a l'honneur de glorifier publiquement la cause de la vérité. C'est ainsi que se forment les bons citoyens. Outre cet avantage, la publicité, accordée à ses premiers essais, est pour le jeune homme un puissant mobile d'encouragement.

L'approbation dont nos compatriotes ont bien voulu favoriser notre œuvre, nous a persuadé que la marche suivie par l'Écho du Cabinet de Lecture venait d'une bonne et fructueuse inspiration; aussi sommes-nous déterminés à faire de nouveaux efforts pour rendre cette publication encore plus sympathique et plus intéressante.

A partir du 19 janvier 1861, l'Écho paroissial paraîtra chaque semaine et chaque numéro contiendra:

- 1o. Une chronique des événements de la semaine.
- 2o. La publication des lectures récemment données.
- 3o. Des morceaux choisis de littérature, tels que nouvelles, légendes, etc., et alternativement une revue des productions récentes.
- 4o. Un article de faits divers, etc., etc., etc.

Les grands événements qui s'accomplissent aujourd'hui en Europe continueront à attirer notre attention. La rédaction de l'Écho a compris quelle influence morale ils exercent sur l'esprit des populations. Se présentant à nous sous forme de froides appréciations, ou nous parvenant par la voie laconique du télégraphe, les nouvelles d'Europe ne sont, le plus souvent, que l'écho trop fidèle des principes empoisonnés qui ont jeté l'Europe dans d'affreuses convulsions. On les reçoit avec d'autant moins de défiance qu'elles s'annoncent avec un caractère d'impartialité. Peu à peu, elles insinuent dans l'esprit des peuples les plus audacieux mensonges. Elles déversent sur les plus saints personnages le venin de la calomnie, inspirent le mépris des autorités religieuses et sont ainsi une cause dangereuse de démoralisation. A qui, plus qu'à l'Écho du Cabinet de Lecture, appartient-il de combattre les Nouvelles calomniatrices? Nous continuerons donc, comme par le passé, à

défendre, de toutes nos forces, la cause de la justice, de la vérité et de l'Église attaquée dans la personne du souverain Pontife. En le faisant, nous croyons être l'interprète des sentiments de tous nos lecteurs.

L'Echo s'efforcera de donner à la jeunesse le goût des études solides et des saines lectures, l'attachement à la foi de nos pères, la haine des productions immorales ou impies, l'attachement, le dévouement pour les bons principes, le vrai *patriotisme*. S'il remplit bien un tel programme, nous croyons qu'il n'aura pas fait peu pour les intérêts de notre pays et de notre *nationalité*.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Nouvelles de Pékin.—Observations sur l'avenir des Missions.—Etat de l'Empire Chinois.—La Tempérance au Cabinet de Lecture, M. Sénécals, M. A. Belle, du cercle littéraire.—M. F. X. Trudel.—M. P. Stevens.—Evénements récents.

Les nouvelles de la Chine sont considérables et méritent d'être mentionnées dans nos colonnes. Les troupes alliées, après avoir remporté une grande victoire sur l'armée qui leur était opposée, ont continué leur marche sur Pékin. Les plus grands succès ont accompagné toute cette expédition depuis le débarquement aux bouches du Pei-ho : et la tentative sur la ville de Pékin a été couronnée du triomphe le plus complet.

Le 13 octobre, les troupes Anglo-Françaises entraient dans Pékin. La veille, on s'était emparé du Palais de Campagne de l'Empereur, qui est une véritable forteresse, et les alliés y ont trouvé des richesses considérables. La part de chaque soldat est estimée à près de 400 francs ; et outre cela, le trésor de l'armée a encaissé deux millions de piastres à partager entre les Anglais et les Français. On comprend de plus combien les résultats pour la religion et l'humanité sont importants.

On connaît tous les travaux des missionnaires catholiques en Chine dans les derniers siècles ; on sait qu'ils ont repris une nouvelle ardeur depuis une cinquantaine d'années. D'illustres martyrs sont venus attirer les bénédictions sur cette terre immense et sur ces populations innombrables.

De nombreux prosélytes ont été faits à la vraie foi. Il y a dix ans, déjà on estimait qu'il n'y avait pas moins de 300,000 catholiques dans la seule province du Sut-Chuen, qui forme environ un dixième de tout l'Empire ; mais les missionnaires étaient arrêtés sans cesse par les persécutions, et les populations par crainte des rigueurs de l'autorité n'osaient se rendre à la vérité. Maintenant, si le Ciel bénit cette nouvelle entreprise des nations civilisées, si elle est continuée avec l'énergie qui a signalé ses commencements, si elle est conduite sous l'inspiration des grands principes, nous pouvons espérer de merveilleux changements dans ces pays que l'on appelle *l'Extrême-Orient*.

Mgr. Vérolles, Evêque de la Mantchourie, qui a visité plusieurs fois la Chine et les pays voisins, affirmait dans l'un de ses derniers voyages à Paris que, si l'on parvenait à évangéliser quelque portion considérable de la Chine, et si l'on y garantissait la tranquillité à l'Église, il y avait à espérer d'attirer à la vraie foi, non-seulement toutes les provinces Chinoises, mais, qui plus est, toutes les populations environnantes qui subissent l'influence de *l'Empire Céleste* et qui vivent, à proprement parler, de ses lumières et de ses idées.

Or, l'ensemble de ces populations, qui ont à peu près une commune origine, qui sont en rapports continuels, qui reconnaissent à peu près les mêmes principes de gouvernement, de morale et de culte, comprend la nation Thibétaine, la Chine, la Cochinchine, le Japon et la Mantchourie. C'est-à-dire les pays les plus riches du monde, disposant de territoires immenses et des plus fertiles, et nourrissant une population d'environ 400 millions.

La Chine elle seule a une superficie du double de l'Europe. Elle compte 200 millions d'habitants et possède des villes extrêmement peuplées. Elle avait une organisation longtemps avant l'Ère Chrétienne ; l'un de ses empereurs pour la mettre à l'abri des invasions des Mantchoux construisit la *grande muraille*, qui a de dix à quinze pieds de large sur une longueur de près de 800 lieues.

La grande muraille, bâtie en l'an 200 avant N. S., fut gardée avec succès pendant des siècles, mais plus tard ces précautions devinrent insuffisantes et la Chine fut successivement envahie, par les Tartares, par les Mongols et enfin par les Mantchoux au XVII^e siècle, qui, depuis ce temps-là, ont fourni la dynastie régnante.

Les Chinois ne sont pas absolument barbares ni étrangers aux lumières de la civilisation ; ils ont eu des sages qui ont une certaine réputation dans l'histoire de la philosophie ; l'on cite surtout Confucius qui fait consister la sagesse dans *la modération ou le juste milieu*. De là le nom que les peuples Orientaux donnent à la Chine *l'Empire du Milieu*.

Ils ont inventé les procédés les plus ingénieux pour le tissage des étoffes, la culture des terres, la fabrication des poteries, l'emploi des couleurs, des vernis et des laques qui sont incomparables. A eux revient l'honneur de l'invention de la *Boussole*, de *l'Imprimerie*, de la *Poudre à Canon*, mais aussi l'on sait que toutes ces découvertes sont restées sans développements. Les Chinois ont révélé encore dernièrement un peuple assez actif et industrieux dans leurs émigrations dans la Californie ; mais en même temps l'on sait que leur administration, leurs services publics, leur gouvernement, leurs méthodes d'enseignement sont complètement dans l'état d'enfance.

Ce sont des âmes néanmoins dignes de connaître J.-C., et après ce que la Religion a su faire des Indiens du

Paraguay et auparavant de nos pères les populations tatouées de la Scandinavie et de la Germanie, qu'est-ce qu'elle ne serait pas capable d'accomplir avec des races qui n'ont pu montrer jamais tout ce qu'elles valaient, puisqu'elles étaient sous l'empire des ténèbres et de la mort. *Messis quidem multa, Operarii sint multi!*

Le Cabinet de lecture a eu des séances intéressantes dans la dernière quinzaine : MM. D. H. Sénécal et A. Belle, tous deux avocats, et membres distingués du cercle littéraire, ont donné des lectures sur la *Tempérance*, considérée à différents points de vue, qui paraîtront dans cette *Revue*, et qui sont dignes d'esprits élevés, réfléchis et de cœurs généreux et dévoués à l'œuvre du bien dans ce pays.

A ce sujet, nous pouvons faire l'observation suivante, sur différentes pensées émises successivement au Cabinet de Lecture depuis sa fondation. Dans plusieurs travaux on nous a fait d'abord remarquer que la population canadienne avait presque deux fois décuplé dans l'espace de cent ans ; ceci a été péremptoirement démontré, l'histoire à la main, d'après les assertions et les statistiques les plus incontestables, et on en a tiré des conséquences qui peuvent satisfaire tous ceux qui s'intéressent aux progrès et à la prospérité de la race canadienne.

Depuis, M. Rameau, d'après les recherches les plus consciencieuses et les plus sagaces, nous a montré sur quelles populations sœurs, de la même origine, dignes de nous et progressant sans cesse, nous pouvions nous appuyer en Amérique, soit à l'Est, soit à l'Ouest et au Sud. Il nous a montré de plus à quelles sources de prospérité, il fallait aller puiser, l'Agriculture et la Colonisation.

Dans la séance de la *Tempérance*, M. D. H. Sénécal et M. A. Belle ont prouvé, de la manière la plus concluante, que les forces de ce pays augmenteraient dans une proportion incalculable, si la *Tempérance* était vraiment encouragée, si elle continuait ses succès, si son avenir répondait, au moins en quelque manière, aux gloires de son passé.

Ces idées sont assurément encourageantes ; elle sont dignes d'être propagées, mises au jour, pour affermir les faibles, pour encourager ceux qui ont foi dans l'avenir, pour montrer où l'on doit porter ses efforts ; enfin, pour combattre ceux qui seraient tentés de douter de leur pays et de leurs compatriotes.

Quand le *Cabinet Paroissial* n'aurait pas d'autre gloire que d'avoir donné place à ces bonnes et fécondes idées, il pourrait se flatter déjà d'avoir pour sa part bien mérité du présent. Mais cette gloire il la renvoie aux bons esprits et aux jeunes talents qui ont si souvent fait retentir ses murs de ces grands faits, et qui ont su les appuyer sur les plus purs et les plus saints principes.

Dans une autre séance, M. F. X. Trudel, étudiant en droit, vice-président du *Cercle Littéraire*, nous a don-

né le meilleur résumé critique de l'histoire de ce pays que l'on puisse désirer. Il n'a pas énuméré tous les faits, mais il a déduit des événements principaux, les réflexions les plus sensées, les appréciations les plus justes. C'était une analyse morale et philosophique de tout ce qui s'est accompli de grand dans le Canada depuis le commencement jusqu'à nos jours.

M. P. Stevens est décidément un poète plein de verve et d'invention, et un conteur du premier ordre.—On en jugera par son histoire de *José le Brocanteur*.

Le roi de Naples tient toujours à Gaëte, tandis que ses lieutenants conservent la Citadelle de Messine. Ses troupes sont remplies de courage, le général Bosco ayant demandé 1300 hommes pour une sortie, 8000 hommes se sont présentés de bonne volonté.

Le jeune roi s'est signalé par un acte de modération, admirable surtout dans les circonstances présentes : quatre navires sardes poussés par la tempête ayant été obligés de relâcher dans l'enceinte de la rade de Gaëte, le roi a ordonné de les laisser continuer leur traversée.

Le frère du maréchal de St. Arnaud est nommé ministre des Finances ; on connaît par les lettres du Maréchal les excellents sentiments de toute cette famille.

Le maréchal Vaillant, connu aussi des catholiques est nommé chef de la Maison de l'Empereur.

Le maréchal Pellissier est gouverneur général de l'Algérie avec des pouvoirs qui égalent ses prérogatives à celles d'un Vice-Roi.

Les discours de rentrée des principales Cours Impériales de France se sont faits remarquer par les sentiments d'une morale haute et d'une foi profonde. Un discours de M. Jules Favre, bâtonnier des Avocats, est signalé comme une protestation énergique contre les orateurs qui oublient trop les exigences de la parole et sacrifient tout au positif et à la pratique matérielle des affaires. Il a flagellé ces nouveaux barbares qui ne voyent rien au-dessus d'un matérialisme grossier et abject. Il a terminé en disant que l'avocat, lorsqu'il se prépare à parler, devrait toujours se rappeler à qui il va s'adresser. Lorsque Périclès montait à la tribune, il se disait : *Souviens-toi que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.*

Respecter les lois du style et les règles de la langue, ne pas oublier les convenances et les politesses exigées chez tous les peuples civilisés. Voilà un devoir important et qui contribuerait puissamment, s'il était rempli, à combattre ce réalisme et cet abaissement moral, partage d'un grand nombre en ces tristes jours.

Nous avons dit, l'année dernière, que le Comte de Menneval, Ambassadeur de France à Munich, avait quitté sa carrière pour entrer au Séminaire Français à Rome, nous apprenons aujourd'hui avec bonheur qu'il continue ses études et ses épreuves pour l'état ecclésiastique, il a reçu dernièrement les Ordres Mineurs.

Le grand prix Gobert, de 10,000 francs gagné l'année

dernière par l'histoire de Jeanne d'Arc de M. de Vallon, a été accordé, cette année, à un ouvrage sur l'Architecture religieuse : *Les Églises de la Terre Sainte*, par M. le Comte de Vogué.

C'est un meilleur signe des temps que lorsque le même prix était donné à un éloge de Voltaire.

LECTURE DE M. RAMEAU SUR LE PATRIOTISME.

(SUITE.)

MESSIEURS,

C'est l'action du clergé qui, à peu près seule jusqu'à présent, a suppléé au défaut d'unité politique dans ce pays ; secondez cette influence, aidez-vous de son appui, et marchez de concert avec elle, rien ne vous est plus facile que d'atteindre le but proposé.

Qu'est-ce, en effet, que l'organisation des hommes, surtout leur organisation volontaire ? Son idée radicale, inspiratrice, doit être une certaine abdication de l'individu, en vue de l'ensemble ; une renonciation à quelque partie de soi-même pour l'œuvre totale. Selon les degrés que cette idée prend dans l'esprit de l'homme, il devient évidemment plus parfait et s'élève dans l'échelle des êtres.

L'homme ignorant est brute, de même que l'animal, songe d'abord à lui et rapporte tout à lui seul. Puis, l'on voit poindre le sentiment de la famille, qui est certainement déjà une renonciation de quelque chose de soi pour des êtres que l'on associe à son existence. Mais là s'arrête toute progression de cet ordre d'idées pour l'animal, l'homme au contraire monte plus haut ; à mesure que ses relations croissent, que son esprit s'éclaire, avec les associations d'idées qui se développent en lui, se développent parallèlement des associations d'êtres, et il se forme une communauté d'habitudes, d'idées et de sentiments entre lui et ceux avec lesquels il a toujours demeuré ; il en fait dans son âme une attache particulière pour tout ce qui est commun entr'eux et lui, pour les lieux mêmes où ils ont vécu ; c'est là la première idée de la *Patrie*, circonscrite alors au *hameau*, au *canton*, au *clocher de la paroisse*. L'homme dès lors n'agit plus seulement pour son intérêt propre et immédiat, il sait, dans l'occasion, renoncer à un plaisir et même à un besoin, pour sa femme, pour ses enfants, pour l'avantage de la petite société dont il fait partie ; il saura sacrifier un peu de son temps ou de ses ressources, pour contribuer à des œuvres communes. Montrant à la fois par là et le progrès de son cœur et celui de son intelligence, car cette renonciation momentanée de chacun, se résoudra par la force d'ensemble qu'elle produit en de plus grands avantages pour tous.

Mais bientôt les idées s'élargissant, ce que l'on avait conçu seulement d'abord pour son humble village, on arrive à le concevoir pour cet être plus idéal, plus grand, que l'esprit forme par la collection de tous ceux qui habitent le même pays, sortent de la même race, parlent la même langue ; c'est l'idée de la *Patrie*.

Pour voir cette *Patrie* florissante, grande et puissante parmi les autres peuples, l'homme saura parfois abandonner non seulement du temps ou de l'argent, mais même la direction momentanée de sa conduite et joindre

avec abnégation sa force à celle de tous les autres, afin que de ces forces réunies, mises en ordre et dirigées par une seule impulsion, naisse une puissance considérable, mille fois plus efficace par la bonne économie de son mécanisme intérieur, que l'ensemble de tout cet être agissant isolément. Telle est l'application pratique de l'idée de la patrie, une des plus belles et des plus nobles conceptions où puisse s'élever l'esprit de l'homme ; et cependant cette idée est si simple dans sa grandeur, qu'elle est accessible aux plus humbles intelligences, de telle façon que le *patriotisme* du plus pauvre et du moins savant des hommes peut être assez admirable, pour le placer dans l'histoire au-dessus des plus habiles politiques, et des philosophes les plus célèbres.

Cette idée a été le *summum* de l'esprit humain dans l'antiquité païenne, c'est elle qui a illustré presque tous ses grands hommes, qui a fondé la puissance de toutes les nations anciennes. Mais dans cette époque moderne, les enseignements et les préceptes de la religion chrétienne ont permis à notre âme de dépasser cette limite, et de s'élever plus haut encore dans l'ordre de la vie intellectuelle. Au-dessus de cette association d'êtres, au-dessus de cet être moral dont l'idée-mère était encore une considération matérielle, celle de la juxta position de temps et de lieu, elle a fait surgir dans la conception de l'homme, l'association des êtres fondée sur la communauté de la croyance et des principes, la communauté purement idéale des idées, qui réunit tout les hommes, de tous temps, de tous lieux, de toutes langues, sous le type d'une doctrine crue par eux tous. C'est là l'idée catholique, un des caractères essentiels et spacieux du progrès intellectuel que la révélation a fait accomplir à l'esprit humain. Un nouveau patriotisme naît alors dans l'intelligence, celui de la foi, sanctionné par des œuvres magnifiques et immenses, comme l'unité de la doctrine, c'est-à-dire de l'Église ; l'abnégation de soi-même en une direction générale dans tous les organes de la doctrine, c'est-à-dire dans le clergé ; enfin, la coopération active de tous les membres de la doctrine, c'est-à-dire des fidèles, non seulement en une foi commune, mais aussi en une action commune, dont le mode le plus admirable peut être considéré dans la Propagation de la Foi.

Remarquez, messieurs, combien l'homme grandit à chaque degré qu'il franchit dans cette progression, si bien qu'il semble, au premier abord, que sa nature même en soit modifiée, tant nous trouvons de différence entre l'être brutal, glouton, grossier, qui ne connaît que la satisfaction de son appétit personnel, et ces nobles âmes qui se sacrifient pour leur amis, pour leur patrie, ou pour leur loi ; qui savent combattre pour une idée, lui faire un rempart de leurs corps, et pour elle au besoin tomber martyrs !

Mais ces degrés supérieurs, où nous sommes parvenus progressivement, ne sauraient nous faire dédaigner les vertus plus humbles qu'a pratiquées l'antiquité, et qui doivent au contraire s'en trouver éclairées et fortifiées dans leur application. De même que la patrie n'a point désagrégé la famille, de même le catholicisme n'a point désagrégé la patrie, et toutes ces nobles et saintes idées qui de l'homme inculte ont fait une intelligence, aiment à rester unies et se soutiennent l'une et l'autre. Lorsque nous avons besoin de nous organiser pour le service de la patrie, combien cette tâche reçoit-elle de lumière et de facilité, par les préceptes d'abnégation et de renonciation de soi, si parfaitement définis, méthodi-

fiés et prescrits par le catholicisme ! N'apprenons-nous pas ainsi bien mieux que les anciens par la pratique des devoirs religieux ce que nous pouvons, ce que nous devons faire pour notre pays ; et cette contrée tout particulièrement qui est restée plus que d'autres complètement fidèle à l'idée et à la forme primitive et radicale du christianisme, doit plus facilement que nulle autre comprendre, aimer et pratiquer l'idée de l'unité, de l'organisation et du dévouement dans la vie sociale et politique.

Mais par cela même que cette manière de concevoir les besoins généraux et l'action générale, témoigne d'une certaine élévation d'esprit, elle n'est pas immédiatement accessible à toutes les âmes, et les hommes les moins instruits, qui cependant sont souvent attachés avec plus de force qu'aucun autres à l'idée, ou plutôt au sentiment de la *patrie*, comprennent difficilement l'action commune, la réglementation des efforts de tous vers un but commun, et se résolvent plus difficilement encore à toute abdication de quelque partie de leur individualité pour ce motif. Ces esprits peu éclairés comprennent mal les résultats médiats et éloignés de ces combinaisons qui, parfois, semblent entraîner une perte apparente de force sur l'heure ; la méfiance qui redoute les raisonnements compliqués et nouveaux, la jalousie qui craint toujours d'en faire plus que d'autres, achèvent de les en écarter ; trop souvent quelqu'intrigant brouillon vient y mêler son bavardage intéressé et des grands mots vides de sens ; tout concourt à rendre très-difficile, parmi les masses, l'application des grandes méthodes, de la réglementation et de l'unité sociale.

Ce qui leur parle le plus, c'est l'exemple, l'exemple accompli de haut avec dévouement et une abnégation évidente de soi, car sans cela ces esprits méfiants soupçonnent toujours sous cet appareil logique quelque ruse qui tend à les exploiter. Leurs idées et leur pratique se modifient donc surtout par la contagion d'un entraînement qui partant des régions élevées de la société, s'étend peu à peu jusqu'aux individus les plus réfractaires et les plus isolés. C'est donc à ceux qui les premiers ont l'intelligence et le sentiment vif de l'utilité de cette méthode à commencer à la mettre en pratique avec dévouement, en donnant un concours sans arrière pensée d'égoïsme, avec élévation d'esprit, en écartant toute préoccupation sectionnelle, et étant toujours prêts à montrer plutôt un sacrifice d'eux-mêmes qu'aucune recherche de leur intérêt.

Déjà un premier et considérable pas a été fait dans cette voie, lorsqu'on a fondé la *Société de St. Jean-Baptiste* qui est une véritable organisation morale des Canadiens, puisqu'à un jour donné, elle les unit tous en un sentiment commun, qui définit parfaitement leur situation, dans l'amour du pays placé sous le patronage de l'idée religieuse. Mais ce n'a été là qu'une première étape qui doit conduire vers une organisation intérieure plus complète. La *Société de St. Jean-Baptiste*, si je me sers ici d'une formule philosophique, a relié tous les Canadiens dans l'ordre du temps, en les faisant converger tous ensemble vers une même pensée à un moment donné.—Mais elle ne les a pas reliés dans l'ordre de l'espace et de la durée, car aucune de ces sociétés n'est rattachée hiérarchiquement l'une à l'autre, ni subordonnée à une impulsion commune.

C'est là le point que vous auriez à conquérir aujourd'hui, en combinant tous les efforts de ce pays en une

association qui aurait ses ramifications dans toutes les parties du pays ; dirigeant le mouvement de tout ce qui se rattacherait à elle, et pouvant donner de précieuses indications, et même un véritable appui à toutes les œuvres privées qui resteraient en dehors d'elle. Car ne fut-ce que par le point de vue plus général auquel elle serait élevée, elle serait toujours plus à portée, que personne autre, d'embrasser dans son ensemble le mouvement canadien, d'apprécier où seront les plus grandes ressources, et là aussi où seront les plus urgents besoins, les points les plus importants à soutenir.

(A CONTINUER.)

LA CROIX ET L'ÉPÉE AU CANADA.

PAR O. DAVID, ÉLÈVE DE STR. THÉRÈSE.

Messieurs,

Lorsque Jacques Cartier, l'épée à la main, plantait la croix sur les rives du St Laurent, il présageait et consacrait en quelque sorte la glorieuse alliance qui devait faire grandir et prospérer l'œuvre qu'il inaugurerait. Et, en effet, qu'on jette maintenant les yeux sur notre glorieux passé, on reconnaîtra sans peine le triomphe simultané de la *croix et de l'épée* ; c'est ce triomphe que je veux vous montrer, en commençant par vous mettre sous les yeux ce que la Religion inspira de dévouement et de sacrifices au colon et au missionnaire, qui vinrent conquérir à la civilisation et à la Religion le beau pays que nous habitons.

Les peuples se sont toujours plu à entourer leur berceau d'événements mystérieux et merveilleux ; les poètes surtout ont toujours célébré comme des hommes extraordinaires les fondateurs d'empire, ils ont embelli de toute la puissance de leur imagination tout ce qui se rattache à ces hommes, afin de les élever au-dessus des autres mortels. Cependant, Messieurs, malgré leurs efforts, malgré les ressources de la poésie, ils n'ont jamais rien pu inventer de comparable à ce qui s'est passé sur les rives du St. Laurent. Oui, le peuple canadien n'a pas besoin de jeter un voile sur sa naissance, afin de donner plus de liberté à l'imagination des poètes ; la vérité seule, les faits eux-mêmes sont ici plus admirables que les plus belles fictions poétiques. Comme tous les fondateurs d'empire, les hommes qui fondèrent et colonisèrent notre patrie furent braves ; comme eux, ils eurent des obstacles à surmonter, mais ils s'élevèrent au-dessus d'eux par leur esprit de foi, leur douceur, leur charité, et les sentiments sublimes qui les animèrent ! En effet, Messieurs, qu'est ce qui amena nos pères sur ces rives lointaines ? Est-ce l'amour des richesses ? Non ; les Espagnols vinrent dans le Nouveau-Monde pour y chercher de l'or ; les Anglais pour y trouver la liberté politique et religieuse, mais les Français eurent un plus noble but, ce fut pour faire triompher la civilisation et l'Évangile, pour montrer le chemin du ciel à des peuplades assises à l'ombre de la mort. L'histoire est là pour prouver que c'est dans ce but que les rois de France ne voulurent jamais abandonner le Canada, malgré les conseils et les efforts de plusieurs personnages influents, malgré les événements malheureux qui en interrompirent si souvent la coloni-

sation. Pourquoi tant d'hommes illustres renoncèrent-ils aux jouissances et aux honneurs de la vie et vinrent-ils vivre obscurs sur les bords du St. Laurent? Pourquoi encore ces quarante braves héroïques, dont vous avez tous entendu parler, laissèrent-ils un jour leur belle patrie et tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde, pour venir s'établir au sein des forêts, au cœur même du pays des Iroquois, dont ils connaissaient la cruauté et la barbarie? Vous le savez, Messieurs, ce fut pour étendre la foi, pour travailler à la conversion des sauvages. Que l'antiquité païenne, comme les protestants des temps modernes, nous citent une seule action capable d'être mise en parallèle avec le dévouement et le zèle religieux des fondateurs de Ville-Marie! On les a vus souvent, il est vrai, braver bien des dangers, bien des difficultés, pour acquérir une fortune ou conquérir un empire, mais jamais pour faire le bonheur d'un peuple, pour lui porter le flambeau de la civilisation et de la religion, sans autre espoir de récompense sur la terre que des tourments épouvantables. Il faut être catholique pour être capable d'un tel héroïsme. Tout dans la fondation de notre patrie porte un cachet religieux. C'est ainsi que toutes les institutions que la vraie Religion a enfantées pour le bonheur et l'honneur de l'humanité furent implantées sur ce sol, dès les premiers temps de la colonisation. En effet, Québec n'était encore qu'un amas de cabanès, habités par quelques centaines de personnes, et déjà s'élevaient dans son étroite enceinte, un collège, un hôpital et un couvent, dont la fondation est due à une jeune veuve de condition, Madame De la Peltrie, qui, après avoir renoncé au monde et à ses plaisirs, s'embarqua pour la Nouvelle-France avec trois Hospitalières et trois Ursulines. Qu'il est beau le spectacle de ces sept femmes héroïques, qui, malgré la faiblesse de leur sexe, traversent les mers, bravent les dangers, les souffrances terribles qui les attendent, et viennent se consacrer au soulagement et à la conversion des sauvages, dont la malpropreté et la cruauté devaient leur inspirer tant de répugnance et de crainte. A Ville-Marie aussi, l'héroïsme et le dévouement triomphèrent de tous les obstacles et dotèrent cette ville d'établissements de charité et d'éducation qui font encore sa gloire et son bonheur. Le peuple canadien doit être fier de ses institutions, il doit les aimer, car elles sont nées en quelque sorte avec lui sur ce sol privilégié; elles l'ont protégé à son berceau, ont grandi avec lui, et c'est à l'ombre de ces sanctuaires de la science et de la vertu que se sont formées ces fortes générations qui doivent servir d'exemple à la postérité. Il y avait alors tant de foi en France, que les princes de la Cour se disputaient l'honneur de contribuer à la gloire de Dieu en Canada. Voilà pourquoi on vit tant de personnages illustres consacrer leurs biens à l'établissement et au soutien de ces institutions, dont la plupart sont si florissantes maintenant encore. Voilà pourquoi on prit la louable précaution de n'envoyer en Canada que des gouverneurs et des colons remarquables par la pureté de leurs mœurs et la vivacité de leur foi. Aussi qui ne se rappelle avec admiration les vertus d'un Champlain, qui disait que le salut d'une âme valait mieux que l'acquisition d'un empire; d'un Maisonneuve, ce premier gouverneur de Montréal, qui, après avoir été un brave soldat, devint apôtre, et ne rougit pas d'enseigner le catéchisme aux sauvages et de soigner les malades; et de tant d'autres dont les noms éveillent de si glorieux souvenirs. Quelle vie édifiante

que celle de nos Pères! On aurait dit que la vertu et la foi, chassées du reste de la terre, étaient venues se réfugier dans les forêts vierges du Canada. La piété des premiers siècles de l'Eglise semblait revivre sur les bords du St. Laurent. Comme les premiers chrétiens, nos Pères étaient toujours prêts à verser leur sang pour le triomphe de la Croix: Ils n'ont pas, comme d'autres peuples, réduit en servitude ou massacré les tribus sauvages; ils n'ont pas, comme les Anglais, cherché à les dégrader en leur vendant des boissons enivrantes; non, ils ont vécu avec eux comme avec des frères. C'est la Croix à la main qu'ils ont voulu les réduire, et s'ils ont tiré l'épée contre les Iroquois surtout, c'est parce que cette nation féroce tint pendant plus d'un siècle, levée sur leurs têtes, sa terrible hache de guerre. Qu'est-ce qui a pu faire surmonter aux premiers colons les obstacles presque invincibles qu'ils ont rencontrés, et supporter avec tant de résignation les rigueurs de la faim et d'un climat si cruel pour eux, qui étaient nés et avaient grandi sous le beau ciel de la France. Qu'est-ce qui a pu leur faire aimer des hommes si grossiers, si cruels, dont ils furent si souvent les victimes? La vraie religion seule peut inspirer tant de courage et de si beaux sentiments. Combien de fois, tournant leurs regards vers leur chère patrie, ils s'affligeaient en pensant à des parents, à des amis chéris; mais alors, comme les Croisés, ils se disaient: *Dieu le veut!* et s'enflammaient d'une nouvelle ardeur.

(A CONTINUER.)

IL FAUT AIMER CE QUE L'ON A.

CONTE EN VERS PAR M. PAUL STEVENS.

Mesdames et Messieurs,

A l'heure où je monte à cette tribune, solliciter cette généreuse bienveillance que vous m'avez toujours si largement témoignée, une année qui marquera dans l'histoire de ce siècle, est près de s'écouler.

Je ne viens pas aujourd'hui évoquer de nouveau les tristes et glorieux souvenirs qu'elle rappellera toujours, d'autres l'ont fait avant-moi, et bien mieux que je ne le saurais faire; ces murs, les saintes murailles de notre grande et magnifique Basilique, toutes nos églises, d'une extrémité du pays à l'autre, ont entendu des voix éloquentes, des voix convaincues, des voix vraiment catholiques, protester contre le grand crime du jour, contre cette épouvantable révolte de quelques ingrats et aveugles qui veulent secouer l'autorité du plus auguste des rois, du plus saint des pontifes, du Père commun de tous les fidèles: et en donnant un libre cours à cette grande et légitime douleur, vous avez montré au monde, que si la France a mérité d'être appelée la fille aînée de l'Eglise, la Canada en est le fils chéri et dévoué.

Le sujet qui m'amène est plus humble et je me hâte d'y venir.

Il y a un peu plus de trois ans, Mesdames et Messieurs, qu'apparaissait l'œuvre du Cabinet de Lecture.

Cette œuvre, humble à son début, croissait cependant vite, à l'ombre des tours de Notre-Dame, dans un local trop étroit et qui n'existe plus aujourd'hui; mais la pensée grande et féconde de ceux qui l'avait conçue,

aidée de votre généreux concours l'a transporté dans cette enceinte magnifique, et aujourd'hui, les lettres en deuil n'ont plus besoin de chercher un temple.

Laissez-moi donc vous souhaiter d'avance une bonne et heureuse année suivie de bien d'autres ; que Dieu vous garde et vous protège et vous bénisse, et qu'il garde l'œuvre et ses fondateurs, et qu'il les inspire, et qu'il les protège et qu'il les bénisse toujours.

J'avais promis un petit conte et je vais tenir ma parole. Je me permettrai de Pinituler ; *Il faut aimer ce que l'on a*. C'est une vérité qui n'a guère besoin d'être démontrée, car il y a une chanson qui le le dit ; cependant, il m'est déjà arrivé, plusieurs fois, dans le cours de mes observations, de rencontrer des gens qui semblaient l'ignorer.

Qui de vous, Mesdames et Messieurs, n'a déjà pu observer, à la campagne, les jours du marché, les rassemblements des bons habitants, se livrant aux improvisations les plus invraisemblables, pour établir les qualités ou les défauts d'une bête quelconque qu'ils voudraient échanger. Le plus ordinairement, il s'agit d'un cheval. A peine l'échange a-t-il eu lieu, qu'on en recommence un autre, et puis un troisième et puis ça ne finit plus.

Dieu sait combien cette passion de brocauter a déjà causé de chicannes, de *proquillons* et de misères. Si nos bons habitants avaient profondément gravé dans la mémoire : *Il faut aimer ce que l'on a*, ils se garderaient d'un brocanteur comme de la peste. Ce sera donc, sur ce sujet, Mesdames et Messieurs que roulera mon conte, et voici les négligentes aventures de mon héros.

Il s'appelait José, tout court, sans autre nom. Son âge, il l'ignorait, ou bien n'y pensait guère. Quoiqu'il eût, dès longtemps, de la barbe au menton. C'était, au demeurant, un excellent garçon, Bon cœur, bon pied, bon œil, ne songeant à mal faire. Sans esprit par malheur, car d'aucune façon, Il n'aurait, comme on dit, pu découvrir la poudre. Bien plus, ce n'eût été bien facile à résoudre. Quand José, dans le champ, menait paître les bœufs. Quel était le plus bœuf d'entr'eux.

Or donc, depuis dix ans, José servait son maître De la manière que j'ai dit, Lorsqu'un jour de printemps, il lui vint à l'esprit D'avoir femme à son tour. C'était erreur peut-être, Mais n'importe, à tout âge on se trompe après tout, A la ville, au village et quelque peu partout. Il alla chez son maître et lui dit : s'il vous plaît, Payez-moi, je ne veux plus demeurer valet. J'ai maintenant toute autre idée. Je retourne au pays prendre ma fiancée. — Fort bien, mon gar, voici *cinq cents écus*, tout neufs, Que le ciel te bénisse et qu'il te rende heureux ! Sur ce, José plia bagage Et tout en fredonnant un chât vif et joyeux Prit la route de son village.

Un soleil radieux brillait au firmament Et les oiseaux chantaient cachés sous la feuillée ; Partout la nature éveillée Montrait à l'œil charmé son rajeunissement. José marchait le nez au vent Un pied derrière, un pied devant Quand il vit arriver, au trot, dans la poussière, Un cavalier campé sur un fier étalon. Ce cavalier était un *maquignon*. Dès qu'il fut à portée : Ah ! Ah ! mon beau compère, Cria José, vous n'êtes pas trop mal, Pour voyager, sur ce fringant cheval ? Je vous garantis bien qu'il ferait mon affaire. — Hé ! l'ami, vous pouvez avoir cet animal. Il est à vendre, à vous comme à tout autre.

Vous m'avez l'air d'un bon apôtre,
Eh bien ! baillez cinq cents écus
Vous n'aurez qu'à grimper Jésus.
— *Cinq cents écus !* topez, au moi je vous arrête
Voici la somme et puis n'en parlons plus.

Voilà donc mon José qui grimpe sur la bête
Et d'un coup de talon lui labouré le flanc.
L'animal indigné part comme une fusée
Faisant sauter son maître, on sa course insensée,
Comme le rapide volant
Sous la raquette d'un enfant.
Jamais on n'endura de tortures pareilles.
Le bon José, fermant les yeux,
Se cramponnait, de ses bras vigoureux,
A la crinière, aux deux oreilles,
Avec le désespoir d'un héros malheureux,
Ce qui n'empêcha pas qu'il ne fit la culbute
Au milieu d'un ruisseau fangeux.
José se relevait tout meurtri de sa chute,
Pestant contre lui-même et contre l'animal
Lorsqu'il vit un quidam ramenant le cheval
Et gourmandant en sus, d'une voix enrouée
Le pas lent et craintif d'une vache efflanquée.

Je suis toujours chanceux de n'être estropié,
Bateau ! disait José, s'essuyant le visage !
A-t-on jamais monté d'animal plus sauvage !
Ce cheval-là m'allait comme une tuque au pied.
Je l'aimais trop tantôt, maintenant il m'écoeurre.
Parlez-moi d'une vache, au moins,
Ça vous fournit du lait, du fromage et du beurre,
Et ça peut se garder sans qu'il faille grands soins.
Je ne ferai pas mal de l'échanger sur l'heure,
Ça me semble un marché fort beau.
Et puis, chaque printemps, la vache donne un veau
Dont on mange la viande et dont on vend la peau.
— Mon ami, voudrais-tu mon cheval pour ta vache ?
Tu n'y perdrais pas, que je sache,
Voyons, qu'en penses-tu ?

— Mon bon monsieur, pardi !
Si cela vous va bien, ça me va bien aussi.
Voilà le marché fait, et chacun continue
Sa route ; le quidam à cheval, et José
Pourchassant devant lui cette vache fourbue.

Lorsqu'on voyage à pied, l'on est vite lassé,
Surtout quand il fait chaud. Bientôt le pauvre héros
Sentit sa langue en feu se coller au gossier.
Nous avons une vache, eh bien ! sachons la traire,
Pensa-t-il. Aussitôt, au tronc d'un mérisier
Il attache la bête et s'accrochait derrière ;
Mais comme il n'avait pas de seau,
Nécessité ingénieuse
Lui suggéra d'employer son chapeau.
Puis de ses larges mains à la pauvre calleuse
Il se met à presser les pis avec fureur.
Mais, hélas ! point de lait ! Pour comble de malheurs
L'animal irrité détache une ruade
Qui flanque mon José, quasi mort, sur le dos,
Et la figure en marinade.
C'en était fait de notre héros,
Sans un boucher, témoin de la déconfiture
Et qui par là passait, emportant sous le bras
Un cochon de deux mois, au poil lisse, et bien gras.
Il releva José, lui lava la figure
Tandis que celui-ci contait son aventure :
— Et Parbleu ! mon ami, vous étiez dans l'erreur,
Cette vache est vieille et tarie
Bonne au plus pour la boucherie.
Qui le croirait jamais, en ce moment, lecteurs,
Le bon José se mit à braillet de douleur.
Sans doute, disait-il, en criant à tue-tête,
Ça fera de la viande à qui tuera la bête
Pourvu qu'elle soit tendre, il mangera le tout.
Mais moi, je n'ai jamais éprouvé que dégoût
Pour cette viande là, je la trouve insipide.
A la bonne heure, un beau petit cochon !
Le vôtre, par exemple, c'est ça comme c'est bon !
Sans compter le boudin.

José d'un œil avide

Lorgnait complaisamment l'emboupoint du goret.
 Et le boucher reprit : écoutez, camarade,
 A vous égosiller ne vous rendez malade :
 Je puis bien, si cela vous plaît,
 Troquer ma bête pour la vôtre,
 Car, à mes yeux, l'une vaut l'autre.
 Le marché fut fait vite, et José s'en alla,
 Embrassant le goret sur sa mâle poitrine.
 La reine, en ce moment, n'était pas sa cousine.
 A quelques dix arpents de là.
 José, dont le bon cœur était gonflé de joie,
 Fit la rencontre d'un manant
 Qui courrait emportant un oie.
 Ces deux messieurs s'étant salués poliment
 Comme aux champs c'est d'ailleurs la coutume ordinaire,
 Chacun se raconta ce qu'il avait à faire.
 Moi, disait l'homme à Poie, en vous la soupesant,
 Je m'en vais, de ce pas, au marché de la ville
 Vendre un bon prix ce volatile
 Et je vous garantis que celui qui mordra
 Dans ce rôti, quand on le servira,
 Ne fera pas la fine bouche.
 — Oni repliquait José, la pesant à son tour
 Votre oie a bien son prix, c'est clair comme le jour,
 Cela se sent quand on la touche ;
 Mais mon goret, à moi, vaut au moins tout autant.
 — Sans doute, mon ami, mais il me semble louche,
 Tenez, à parler franchement
 On a volé tantôt dans l'étable du Maire
 Un goret qui répond à ce signalement.
 Si c'était celui-ci qu'on cherche maintenant ?
 Votre affaire ne serait claire !!
 José crut entrevoir, à ces mots, le gibet.
 — Je ne vois qu'une chose à faire
 Dit-il, donnez-moi Poie et prenez le goret.
 Aussitôt fait, car l'autre était un fin compère.
 Voilà donc José le bétet
 Marchant avec son oie, au bord de la rivière.
 La nuit tombait, au bout de Phorison
 On voyait, ainsi qu'un tison
 Se lever lentement la lune ;
 Et les étoiles, une à une,
 S'allumaient dans le ciel profond.
 Sur le grand fleuve erraient des voiles ;
 Et les chants des gais matelots
 Glissant sur la face des flots
 Où se balançaient les étoiles
 Fesaient résonner les échos.
 José s'assit alors sur le bord de la grève
 Et comme il avait faim, il se prit à songer ;
 Mais l'oie, en s'éloignant, coupa court à son rêve
 Car l'oiseau libre et fier commençait à nager,
 Avec lui s'envolaient la femme et le ménage,
 Lorsque, fort à propos, passa dans ce moment
 Un remouleur avec son instrument ;
 Et ce remouleur-là se jetant à la nage
 Ramena Poie en un instant.
 José le mit bien vite au fait de son histoire.
 — Ecoutez, mon ami, vous avez un bon cœur
 Dit le nouveau venu d'un air un peu moqueur.
 Je m'intéresse à vous et veux votre bonheur.
 Tenez, si vous voulez m'en croire,
 Vous allez faire un remouleur.
 En moins d'un an, grâce à votre énergie,
 Vous gagnerez cinq cents écus
 Et plus.
 — Mille noms d'un bateau ! j'en aurais bien envie ;
 Je suis grand, je suis fort, je veux gagner ma vie,
 Mais il me faudrait un moulin.
 — Un moulin, dites-vous, je puis vous satisfaire.
 Donnez-moi cet oiseau, je vous donne ma pierre,
 Et vous commencerez le métier dès demain.
 — Topez-là, dit José, ceci fait mon affaire
 Et le brave garçon se remit en chemin.
 Bientôt la soif le prit. Au bord de la rivière
 José déposa son fardeau,
 Et se mit, à plat ventre, en niveau de l'eau clair.
 Mais là meule, en glissant, gagna le font de l'eau,
 Le fleuve était profond, que faire ?
 Et parbleu ! ne plus y songer.
 C'est ce que fit José. Sans se décourager

Il renonça, dès lors, aux lois du mariage
 Et l'histoire inflexible, apprendra d'âge en âge,
 A nos enfants, à nos neveux
 Qu'il revint, chez son maître et fit paître ses bœufs.

LE RÊVE DE LA VIERGE.

Dans la nuit du premier Noël,
 La Vierge Marie eut un rêve ;
 — D'un glaive forgé sur l'autel
 Judas perceait la nouvelle Eve.

Son âme en un trouble cruel
 N'entendait plus le chant des anges :
 Elle allait, pleurant sous le ciel
 Jésus qui dormait dans ses langes.

Elle allait, loin de Bethléem,
 Et cheminait vers la montagne
 Où s'élevait Jérusalem,
 Cherchant Jésus dans la campagne.

Tandis que, cheminant en vain,
 Elle avançait toujours plus triste,
 Au lieu de Son Enfant Divin
 Elle rencontre Jean-Baptiste.

— N'as-tu pas, lui dit-elle en pleurs,
 Vu mon Jésus dans la campagne ?
 — Hélas ! ô Mère des douleurs,
 Je l'ai vu, mais sur la montagne !

Il était en croix, et des clous
 Fixaient ses pieds, ses mains divines,
 Son front sanglant, meurtri de coups,
 Était couronné. . . . mais d'épines !

Et la Mère de Jésus-Christ
 Commençaient déjà son martyre,
 S'éveilla. . . . mais elle sourit
 En voyant Jésus lui sourire.

Le prochain Numéro de l'Echo sera double et paraîtra le 19 courant.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE

PAROISSIAL

REVUE BÉBÉBOMADARK

Publiée par

J.-B. ROLLAND & FILS

6, Rue St. Vincent

MONTREAL.

ABONNEMENT : \$2 par année payable d'avance.

Des Presses à Calorique d'Eusèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent.